

cantes des cours, seront bien tristes, hélas ! et ils souffriront cruellement ; leurs mères pleureront avec eux, mais leurs pères eux-mêmes ne plaindront pas des hommes frivoles et avares.

Comme vous l'avez prévu, je pense, dans ces modifications des circonstances concernant les actions exprimées par nos deux phrases, il n'y a que les mots mêmes qui indiquent l'action, ceux que déjà nous avons appelés *verbes*, qui ont dû être modifiés ; les autres mots déjà reconnus variables n'ont pas subi de variations nouvelles ; les mots déjà reconnus invariables sont restés invariables.

Nous pouvons conclure maintenant qu'il y a dans la langue française des mots variables, des mots absolument invariables, et que de plus les mots qui marquent l'action, les verbes, sont susceptibles de plus de variations que les autres mots variables, et qu'ils se modifient dans des circonstances où il n'y a pas lieu pour les autres mots de varier.

Voilà une première constatation qui, d'ailleurs, même en ce qui concerne la variation des mots, est fort loin d'être complète, comme nous le verrons prochainement ; mais nous allons pouvoir toucher de plus près la nature des mots, variables ou invariables.

(A continuer.)

V A R I É T É S .

Le peintre et la corneille.

ANECDOTE SUR BRASCASSAT.

On cite bien des anecdotes intéressantes sur la vie et les sentiments du célèbre artiste Brascassat (1), dont le *Combat de taureau* est considéré comme l'un des chefs-d'œuvre de la peinture contemporaine.

A l'époque où il était le plus occupé de ce tableau, il ne quittait guère son petit logis que pour aller prendre à la hâte, dans un des restaurants plus que modestes du quartier Bréda, un repas qu'il dévorait bien vite, afin de rentrer au plus tôt et seul chez lui. Alors il ouvrait sa fenêtre, s'étendait sur son lit et poussait un soupir aigu. A ce signal une corneille mantelée descendait, soit du haut des airs où elle tourbillonnait en nonchalante compagnie des siens, soit de l'un des grands arbres qui peuplaient encore à cette époque la colline à peu près dépourvue de maisons ; l'oiseau volait sans hésiter et à tire-d'aile dans la chambre de Brascassat. Là il prodiguait au peintre toutes sortes de caresses et se mettait ensuite à picorer avidement les bribes de viande et de pain que le peintre prenait soin de lui rapporter chaque jour du restaurant. Son repas terminé, la corneille se penchait sur le bras de son ami et s'y complaisait à étaler et à faire miroiter le magnifique plumage noir de sa gorge irisée de reflets violets, tout en agitant coquettement sa jolie tête fine, parée de plumes serrées comme du velours et d'un beau gris cendré semblable au manteau de ses épaules. En outre, elle sifflait, elle saisissait dans son bec effilé tantôt le mouchoir, tantôt un pan de la vareuse rouge de Brascassat, qu'elle finissait par intéresser à ses jeux. Alors le jeune homme, malade et défaillant sous la fatigue d'une journée de travail obtenue par la lutte de la volonté sur la faiblesse du corps, sortait de son apathie, et son œil, d'habitude morne et presque éteint, s'animait. Il se mettait sur son séant et il jouait comme un enfant avec l'oiseau, jusqu'à ce que celui-ci reprit tout à coup sa volée, et retournât, par la fenêtre laissée ouverte, sur les arbres où se trouvait son nid.

Voici comment s'était établie cette singulière amitié entre l'homme et l'oiseau.

Brascassat avait vu un jour, de la fenêtre de sa petite chambre, un oiseau tomber du haut d'un arbre ; aussitôt il s'était empressé de descendre bien vite ses quatre étages et de franchir une barrière de planches mal closes, pour aller ramasser au milieu des herbes la pauvre petite bête. C'était une corneille que les premières plumes commençaient à peine à recouvrir. Il la porta chez lui, où il l'installa du mieux possible sur une blouse hors de service, dont il lui façonna une sorte de nid.

La pupille adoptive ne mangeait point encore seule, et pendant quinze jours il négligea souvent son tableau pour s'occuper de la corneille. Il lui donnait la pâte avec des bribes de viande et du pain détrempe dans du lait ; il veillait à ce qu'elle n'eût point froid. Attentif à ses moindres cris, il lui donnait des soins vraiment maternels ; je crois qu'au besoin il l'eût bercée pour l'endormir.

Javotte (ce fut le nom qu'il lui donna) s'accoutuma fort bien de cette sollicitude, et ne tarda point à quitter le coin où elle se tenait sur la vieille blouse pour venir importuner celui qui prenait soin d'elle. Soit qu'elle eût faim, soit qu'elle voulût jouer, il fallait, bon gré mal gré, que l'artiste tout en souriant de sa faiblesse, lui cédât et abandonnât la besogne pour obéir aux caprices et aux exigences qui passaient par la cervelle de la petite espiègle, car l'oisillon, comme tous les êtres débiles que protège un être fort, ne manquait pas d'abuser de la puissance que lui donnait sa faiblesse.

Javotte passa ainsi toute l'année jusqu'au printemps suivant. Elle était alors devenue fort belle et très familière, ne s'intimidait pas le moins du monde de la présence des rares amis que l'artiste admettait parfois dans son atelier, les reconnaissant parfaitement pour peu qu'elle les eût déjà vus, et savait fort bien aller fouiller dans leur poche, pour y dérober, faute de mieux, quelque pièce de monnaie qu'elle emportait furtivement et allait cacher dans les cendres de la cheminée.

Quand le printemps revint, Brascassat remarqua chez Javotte une agitation inaccoutumée ; elle allait, elle venait avec inquiétude ; elle jetait de petits cris, elle se perchait et se penchait sur l'appui de la fenêtre, que jamais jusque-là elle n'avait osé franchir ; enfin, elle semblait partagée tout ensemble par la crainte de s'en éloigner et par le désir de le faire. Un beau matin, comme César, elle franchit le Rubicon, s'envola et alla se percher sur l'arbre le plus voisin. Tout étonnée de son audace, elle revint bien vite dans la chambre où s'était passée jusque-là son existence.

Le lendemain, elle recommença, et Brascassat la laissa faire. Quoiqu'il toussât et que l'air qui entrait par la fenêtre convint peu par sa vivacité à sa poitrine délicate, il ne ferma point cette fenêtre pour laisser libre les allures de Javotte, dont il s'amusait fort.

Peu à peu la corneille s'habitua à vivre au dehors, et elle finit par ne plus revenir au logis qu'à de certaines heures pour y prendre à la hâte son repas et pour retourner bien vite sur un grand orme qui dressait ses rameaux centenaires dans un clos voisin ; à son arrivée, si la fenêtre se trouvait fermée, elle en frappait impatiemment les vitres à coups de bec jusqu'à ce qu'on lui ouvrît.

A trois ou quatre mois de là, un matin, les vitres retentirent de coups de bec plus que jamais, et Brascassat vit avec une surprise fort naturelle que Javotte se trouvait en compagnie de quatre oiseaux de son espèce, et qu'à la teinte de leur bec encore d'un jaune vif et frais, on reconnaissait pour des nouveaux-nés. Javotte fit les honneurs du logis aux oisillons, qui évidemment étaient ses petits, leur indiqua les bons endroits où ils pouvaient trouver de la provende, et

(1) Né à Bordeaux en 1801, mort en 1867, Membre de l'Institut (Académie des Beaux-Arts.)